

# L'HORIZON DES SILENCES : CHRONIQUES DU 1984

*Anonyme (Ghostwritten)*



# **L'Horizon des Silences : Chroniques du 1984**

*Par Anonyme (Ghostwritten)*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Aube des Visages de Plâtre	4
Chapitre 2 : Le Murmure de l'Encre Interdite	9
Chapitre 3 : Les Archives de l'Oubli	15
Chapitre 4 : L'Éclat d'un Souvenir Orphelin	20
Chapitre 5 : La Danse des Ombres Souterraines	25
Chapitre 6 : Le Sanctuaire des Mots Perdus	30
Chapitre 7 : L'Alchimie du Mensonge d'État	35
Chapitre 8 : Le Poids d'un Regard Sincère	40
Chapitre 9 : La Fêlure dans le Miroir de Verre	45
Chapitre 10 : L'Inquisition de la Pensée Nue	50
Chapitre 11 : Le Creuset des Âmes Brisées	56
Chapitre 12 : L'Horizon des Silences	62

# Chapitre 1

## L'Aube des Visages de Plâtre

**\*\*CHAPITRE I : L'Aube des Visages de Plâtre\*\***

Le gris n'est pas une couleur ici. C'est un verdict. C'est la teinte uniforme de l'air que nous respirons, de la poussière qui s'accumule sur les registres du Ministère, et de la peau de ceux que je croise chaque matin dans les boyaux du métro. On finit par oublier que le ciel a pu, un jour, porter une autre robe que celle de l'amiante.

Je commence mon récit parce que le silence est devenu une tumeur. Si je ne l'incise pas, il finira par m'étouffer tout entier.

Ce matin-là, comme tous les autres matins depuis sept mille trois cents jours, le réveil a émis son sifflement strident à 06h00 précises. C'est un son clinique, conçu pour ne laisser aucune place à la réminiscence des rêves. Le rêve est une sédition de l'esprit, une fuite non autorisée. Je me suis levé, les articulations sèches, et j'ai accompli les gestes protocolaires. Douze minutes pour l'hygiène, huit minutes pour le petit-déjeuner de synthèse, quatre minutes pour le lissage de l'uniforme.

Devant le miroir de la salle de bain, j'ai procédé à l'ajustement. C'est là que tout commence. C'est là que s'édifie ce que nous appelons entre nous, dans le secret de nos consciences mutilées, le « visage de plâtre ».

Regarder son propre reflet est une épreuve de précision. Il ne s'agit pas de se voir — se voir est dangereux — mais de vérifier que le masque social est correctement scellé. Les muscles faciaux doivent être au repos, mais pas affaissés. Les yeux doivent exprimer une vigilance terne, une adhésion passive mais absolue à l'ordre des choses.

Ni joie, ni colère, ni même cette mélancolie qui, paraît-il, était autrefois le propre des hommes. Rien qu'une surface lisse, blanche, impénétrable. Un enduit de conformité qui protège du soupçon.

En sortant dans la rue, j'ai senti la morsure du vent de novembre. La ville s'étirait sous mes yeux comme un immense appareil respiratoire enrayé. Les hauts murs des complexes administratifs semblaient se rapprocher, réduisant l'espace vital à un simple couloir de transit. Autour de moi, des centaines de silhouettes identiques se mouvaient avec une synchronisation effrayante. Des hommes et des femmes, ou plutôt des fonctions en mouvement, dont l'identité avait été broyée sous le poids des décrets.

C'est à cet instant précis, sur le quai de la station 42, que la fissure est apparue.

Ce n'était rien de spectaculaire. Pas une explosion, pas un cri. Juste une anomalie dans la répétition. Une femme, debout à quelques mètres de moi, a laissé échapper son laissez-passer. Le petit carton bleu a tournoyé dans l'air avant de se poser sur le sol maculé de suie. Elle s'est penchée pour le ramasser, et dans ce mouvement, son col s'est légèrement entrouvert, révélant une cicatrice ou peut-être une marque de naissance.

Pendant une fraction de seconde, nos regards se sont croisés.

J'ai vu son visage de plâtre se craqueler. Derrière l'enduit, j'ai perçu un gouffre de terreur pure, une lueur d'humanité si sauvage et si désespérée qu'elle m'a brûlé la rétine. Ce n'était pas le visage d'une citoyenne dévouée au Grand Organisme. C'était le visage d'une naufragée agrippée à une épave. Et dans ce miroir imprévu, j'ai soudainement vu le mien.

L'absurdité m'a frappé avec la force d'un impact physique.

Pourquoi marchons-nous ainsi ? Pourquoi ce silence n'est-il jamais rompu par autre chose que le bruit des semelles sur le béton ? Nous sommes des milliers, imbriqués les uns dans les autres, et pourtant, nous sommes des îles de solitude absolue, séparées par des océans de mensonges d'État. Tout ce décor — les slogans de fraternité hurlés par les haut-parleurs, les statistiques de bonheur national brut, les visages sereins sur les affiches de propagande — n'est qu'une immense mise en scène théâtrale dont nous sommes à la fois les acteurs forcés et les spectateurs condamnés.

Je me suis senti vaciller. La plateforme du métro a semblé se dérober. Pour la première fois de ma vie, j'ai pris conscience du poids de l'air. Il est lourd, saturé de tout ce que nous ne disons pas. Chaque mot étouffé, chaque émotion réprimée, chaque vérité enterrée sous le sceau du secret d'État pèse sur nos épaules. Nous vivons dans une nécropole de vivants.

Je suis monté dans la rame. L'odeur de l'ozone et de la sueur froide était la même que d'habitude, mais elle me paraissait désormais insupportable. Je regardais mes mains, posées sur mes genoux. Des mains de fonctionnaire. Des mains qui, chaque jour, classent, tamponnent et effacent des noms sur des listes. Des mains qui participent à la grande architecture du néant.

Une pensée m'a traversé, aussi tranchante qu'un rasoir : \*Rien de tout cela n'est réel.\*

Le travail au Ministère, les rapports sur la production d'acier, les dénonciations de « déviance cognitive », les célébrations de l'Unité... Tout cela n'est qu'une immense machinerie destinée à occulter une vérité si simple qu'elle en devient terrifiante : nous avons oublié comment être. Nous avons troqué notre âme contre une survie grise.

Le train a plongé dans le tunnel. Dans le reflet de la vitre sombre, ma propre image m'est apparue. Ce n'était plus moi. C'était cet autre, ce citoyen modèle, ce visage de plâtre qui me servait de bouclier. Mais sous la surface, je sentais le bouillonnement. Une urgence nouvelle, une soif de vérité que je ne savais plus nommer.

Le secret d'État n'est pas seulement dans les dossiers classés « Confidentiel Défense ». Il est logé au creux de nos poitrines. Le plus grand secret, celui que le régime protège avec le plus de férocité, c'est que nous sommes encore capables de ressentir. Qu'une simple fissure dans le masque peut faire s'effondrer tout l'édifice.

Je suis arrivé à mon bureau au troisième sous-sol du Département des Archives Silencieuses. La lampe à incandescence grésillait au-dessus de ma tête. J'ai ouvert mon premier dossier de la journée. Un nom, une date, un matricule. Un homme qui, hier encore, existait et qui, aujourd'hui, devait être « réajusté » dans l'histoire officielle.

D'ordinaire, j'aurais accompli cette tâche avec la précision d'un automate. Mais mes doigts tremblaient. Le stylo pesait une tonne. Je voyais, derrière les chiffres et les lettres, l'homme de chair et de sang. Je voyais son propre visage de plâtre voler en éclats.

C'est ici que je commence mon témoignage. Non pas parce que je suis courageux — le courage a été éradiqué de notre dictionnaire — mais parce que je n'ai plus le choix. Le plâtre est devenu trop lourd. Il m'étouffe. Il me tue plus sûrement que n'importe quelle police politique.

Je vais écrire ce que nous avons perdu. Je vais consigner les silences, les regards furtifs, les fissures que personne ne veut voir. Je vais raconter l'histoire d'un homme qui, au milieu d'un océan de grisaille, a soudainement eu le mal de mer.

L'aube des visages de plâtre est terminée. Pour moi, c'est le crépuscule d'une illusion. Et alors que je trace ces lignes sur ce papier volé, caché sous une pile de formulaires officiels, je sens battre dans ma tempe une vérité que l'État ne pourra jamais totalement effacer : je suis encore là. Sous le masque, il y a quelqu'un qui crie.

Et ce cri, même s'il ne dépasse pas les murs de ce bureau, est le début de ma liberté.

# Chapitre 2

## Le Murmure de l'Encre Interdite

**\*\*CHAPITRE : Le Murmure de l'Encre Interdite\*\***

Le silence de l'État n'est pas une absence de bruit. C'est une nappe épaisse, un goudron invisible qui s'infiltré dans les poumons et finit par figer les battements du cœur. Dans les couloirs du Ministère de la Cohérence, le seul son autorisé est celui des semelles de caoutchouc sur le linoléum gris et le bourdonnement électrique des écrans de surveillance. Tout le reste est une anomalie. Une trahison.

Pendant des années, j'ai été une pièce parfaite de cette horlogerie. Un rouage bien huilé, dont le visage — ce masque de plâtre dont je parlais — ne laissait rien deviner de l'atrophie de mon âme. Mais le plâtre a cédé. Et sous la fissure, il n'y a pas seulement de la peur. Il y a un besoin, une faim primitive, presque obscène : le besoin de nommer les choses.

L'acquisition de l'objet s'est faite il y a trois jours, dans les quartiers bas de la Zone 4, là où les ruines de l'ancien monde n'ont pas encore été totalement lissées par les bulldozers de la Reconstruction Permanente. J'y étais sous prétexte d'une inspection de routine des formulaires de rationnement. L'air y sentait la poussière de brique et l'humidité croupie. C'est là, dans l'arrière-boutique d'un ferrailleur dont les yeux injectés de sang semblaient avoir vu la fin des temps, que je l'ai trouvé.

C'était un carnet. Un vrai.

Il était caché sous une pile de circuits imprimés calcinés. Sa couverture était d'un cuir râpé, d'une couleur que le gris ambiant avait presque effacée, mais qui conservait une

chaleur organique. Quand je l'ai touché, j'ai ressenti une décharge électrique. Ce n'était pas du plastique, ce n'était pas du métal. C'était de la peau de bête et de la fibre végétale. C'était de la vie morte, attendant d'être ressuscitée.

Le ferrailleur n'a rien dit. Il n'a pas demandé de crédits officiels. Il a simplement accepté ma ration de tabac synthétique pour la semaine. Nous avons conclu ce pacte dans un silence de sépulcre, un échange de secrets que la police de la pensée aurait qualifié de crime métaphysique. J'ai glissé le carnet sous ma vareuse, contre ma peau. Il était froid, mais il me brûlait.

Pendant trois jours, il est resté caché dans la doublure de mon matelas. Chaque heure passée au bureau, à valider des décrets de « réajustement historique », était une agonie. Je sentais la présence du carnet à travers les murs de ma cellule d'habitation, comme un cœur battant à distance.

Ce soir, j'ai enfin osé.

Je suis assis à mon petit bureau de métal. La lumière du plafonnier est crue, oscillant à une fréquence étudiée pour empêcher le sommeil profond. L'œil de la caméra, enchâssé dans le mur au-dessus de la porte, balaie la pièce de son faisceau rouge toutes les trente secondes. J'ai appris à connaître son rythme. J'ai aménagé mon espace de telle sorte que le dossier de ma chaise haute crée une zone d'ombre portée, une minuscule enclave de quelques centimètres carrés où mes mains peuvent bouger sans être totalement disséquées par l'objectif.

C'est un angle mort. Mon royaume.

J'ai sorti le carnet. J'ai aussi sorti le stylo à plume, une relique que j'ai patiemment restaurée avec de l'encre volée au service des archives. L'encre est noire, profonde, contrairement au bleu pâle et lavasse des stylos officiels qui s'efface après quelques années. Cette encre-là est faite pour durer. Elle est faite pour témoigner.

Mes doigts tremblent. C'est une réaction physiologique que je ne peux contrôler. Écrire n'est pas un geste naturel pour nous. Nous tapons des codes, nous cochons des cases, nous raturons des noms. Mais tracer des lettres, lier les pensées les unes aux autres par un fil d'encre ininterrompu, c'est une gymnastique oubliée. C'est une rébellion de la motricité fine.

Je pose la pointe sur la première page. Elle est d'un blanc cassé, presque crème. La texture est granuleuse.

\*« Je m'appelle Elias. »\*

Les premiers mots sont douloureux. Ils sortent de moi comme on arrache une écharde profondément enfoncée sous l'ongle. Le « Je » est une interdiction. Dans notre monde, nous sommes « le corps social », « l'unité de production », « le citoyen ». Le « Je » est un égoïsme, une pathologie. En l'écrivant, j'ai l'impression de commettre un meurtre.

Je m'arrête. Mon cœur cogne contre mes côtes avec une violence telle que je crains que le micro caché dans le conduit d'aération ne l'enregistre. J'écoute. Rien. Juste le sifflement constant du système de ventilation.

Je continue.

\*« Il est 22h42. Le ciel dehors est de la couleur d'une télévision débranchée. Ils disent que nous sommes heureux. Ils disent que le silence est une paix. Mais le silence est une tombe. »\*

Les mots commencent à couler plus vite. C'est une hémorragie. Je ne cherche pas le style, je cherche la vérité clinique de mon propre étouffement. Je décris la moquette râpée de mon bureau, l'odeur de chou bouilli qui imprègne les couloirs de l'immeuble,

le visage de ma voisine, Madame V., dont les yeux sont devenus deux billes de verre depuis que son fils a été « muté » dans les provinces du Nord. Nous savons tous ce que signifie « muté ». Nous le savons, mais nous ne le pensons pas. La pensée est un luxe que nous n'avons plus les moyens de nous offrir.

En écrivant, je sens le masque de plâtre se dissoudre. L'encre est l'acide qui le ronge. Chaque phrase est une fissure de plus dans l'édifice du mensonge.

Je réalise soudain le danger insensé de mon acte. Si la patrouille entre maintenant, si le capteur de mouvement détecte une activité anormale, je ne serai pas seulement exécuté. Je serai effacé. Ils reprendront mes dossiers, ils supprimeront ma signature, ils brûleront mes vêtements. Je n'aurai jamais existé. Ce carnet est la seule preuve que j'ai respiré, que j'ai souffert, que j'ai détesté.

C'est cela, le murmure de l'encre interdite. C'est une voix qui refuse de s'éteindre, un écho qui cherche une oreille dans un futur que je ne verrai jamais.

Mes yeux piquent. Est-ce de la fatigue ? Ou des larmes ? Je n'ai pas pleuré depuis l'enfance, depuis que l'École de la Stabilité nous a appris que les larmes étaient une fuite de ressources biologiques inutiles. Et pourtant, une goutte tombe sur le papier, diluant légèrement le mot « silence ». Elle forme une étoile grise sur la page.

C'est la chose la plus authentique que j'ai produite en trente ans de vie.

Je regarde ma main. Elle est tachée de noir. Cette tache est ma marque de Caïn, mon signe de ralliement à moi-même. Je ne suis plus un matricule. Je suis un homme avec une plume.

L'urgence me reprend. Je dois consigner les détails. Le visage du Grand Ordonnateur sur les écrans géants, ce visage sans âge et sans rides qui nous contemple avec une bienveillance terrifiante. La manière dont nous évitons de croiser les regards dans

l'ascenseur, de peur d'y lire notre propre désespoir. Le goût de la viande synthétique qui ressemble à du carton mâché.

Je remplis une page, puis deux. Ma calligraphie, d'abord hésitante, devient nerveuse, anguleuse. C'est une écriture de fièvre. Je vide mon esprit de tous les non-dits, de toutes les colères rentrées, de tous les deuils non faits.

Soudain, un bruit dans le couloir. Un pas lourd, métallique.

Mon sang se glace. En un mouvement réflexe, je glisse le carnet sous le bloc de formulaires de révision budgétaire. Je prends mon tampon officiel, le cœur battant à tout rompre. J'attends.

Le pas s'éloigne. Une ronde de nuit, sans doute.

Je reste immobile pendant de longues minutes, la main crispée sur le bois du bureau. Ma respiration redevient lente. Le danger est passé, pour cette fois. Mais je sais que je suis condamné. À partir du moment où l'encre a touché le papier, j'ai signé mon arrêt de mort.

Et pourtant, en refermant délicatement le carnet, en sentant l'odeur de l'encre qui sèche, je ressens une paix que je n'avais jamais connue. La vérité est un fardeau terrible, mais le mensonge est une asphyxie.

Je cache le carnet à nouveau. Je me couche. Sous le faisceau rouge de la caméra qui continue de balayer mon sommeil, je souris intérieurement. Ils possèdent mon corps, ils possèdent mon temps, ils possèdent mon futur.

Mais ce soir, dans le murmure de l'encre, je leur ai volé mon âme.

Le crépuscule de l'illusion est terminé. Quelque chose d'autre commence. Quelque

chose de dangereux. Quelque chose de vivant.

# Chapitre 3

## Les Archives de l'Oubli

**\*\*CHAPITRE : LES ARCHIVES DE L'OUBLI\*\***

Le ronronnement des tubes pneumatiques est le seul battement de cœur de ce bâtiment. C'est un son sourd, organique, une succion constante qui semble aspirer l'oxygène de la pièce en même temps que les lambeaux de réalité que nous jetons dans les entrailles du Ministère.

Je suis assis à mon poste, le matricule 6074, dans cette alvéole de béton gris où l'air stagne, chargé d'une odeur de poussière et d'encre chimique. Devant moi, l'écran du télécran palpite d'une lueur bleutée, un œil froid qui ne se ferme jamais. Ma main droite repose sur le clavier du scripto-scripteur, tandis que ma gauche manipule la loupe électronique. Mon travail est simple, chirurgical : je soigne le passé. Je le guéris de ses erreurs, de ses excroissances, de ses vérités gênantes.

Ce matin-là, une cartouche de métal argenté a chuté dans mon réceptacle avec un tintement sec. À l'intérieur, une liasse de coupures de journaux du *\*Times\** datant de 1982, ainsi qu'une directive laconique en novlangue : « *\*Réf. Discours BB 14.03.82 – mention personnes non-existantes – rectification totale – procédure archives oubli.\** »

Je déplie les feuilles avec une précaution que je m'efforce de rendre machinale. Mes doigts ne doivent pas trembler. S'ils tremblent, le télécran le verra. Si le télécran le voit, la Police de la Pensée le saura. Et pourtant, à l'intérieur, le séisme que j'ai déclenché hier soir en ouvrant mon carnet continue de faire vibrer mes viscères.

Je commence à lire. Le discours du Grand Frère célébrait à l'époque les héros de la production sidérurgique. Parmi les noms cités, un certain Valerius Thorne. Un « Travailleur de l'Ordre », médaillé pour son dévouement.

Je fixe la photographie qui accompagne l'article. Thorne est un homme d'une quarantaine d'années, le regard clair, un léger sourire de fierté aux lèvres. Un visage humain. Un visage qui, je le sais maintenant, a cessé d'exister. Thorne a été vaporisé il y a six mois. Il n'est pas seulement mort ; il est devenu une « non-personne ». Il n'a jamais respiré, il n'a jamais travaillé, il n'a jamais souri.

Ma tâche est de l'effacer de ce discours. Je dois réécrire l'article pour qu'un autre nom apparaisse, ou pour que la mention de la médaille disparaisse totalement dans les limbes de la statistique.

C'est alors que je le vois. Coincé entre deux pages, un petit morceau de papier carbone, sans doute un brouillon oublié par un secrétaire négligent de l'époque. On y voit une liste de noms manuscrits, des notes marginales sur l'allocation des rations de chocolat. Et là, dans un coin, une annotation griffonnée : « \*Thorne – signale anomalie dans les chiffres du secteur 4. Vérité nécessaire.\* »

\*Vérité nécessaire.\*

Ces deux mots me frappent comme une décharge électrique. Dans ce bureau, la vérité n'est pas une constante, c'est une matière malléable. C'est une argile que nous pétrissons chaque jour pour lui donner la forme du désir de l'État. Le passé n'est pas derrière nous ; il est dans nos tiroirs, dans nos corbeilles à papier, prêt à être refondu.

Je regarde Thorne sur la photo. Ses yeux semblent m'implorer, non pas de le sauver — c'est trop tard pour lui — mais de le \*maintenir\*. Si je tape sur ces touches, si j'envoie ce nouveau texte dans le tube de sortie, Valerius Thorne n'aura jamais existé. Sa femme, s'il en avait une, aura pleuré un fantôme. Ses enfants, s'ils ont survécu,

sont les rejetons du néant.

Je ressens une nausée clinique, froide. Je réalise avec une clarté terrifiante que je suis le fossoyeur de l'humanité. Chaque fois que je rectifie une date, chaque fois que je change le nom d'un allié en ennemi, j'arrache une brique de l'édifice de la conscience humaine. Le monde devient un présent perpétuel où l'Angsoc a toujours raison, où la faim est une illusion et où la guerre est la paix.

Ma main se crispe sur le bord du bureau. Je pense à mon carnet, caché sous la latte de mon plancher. Ce carnet est ma seule ancre. Sans lui, je serais déjà dissous dans ce flux d'encre mensongère.

Soudain, une impulsion me traverse. Une folie. Je regarde le télécran du coin de l'œil. L'angle mort est minuscule, presque inexistant. Je fais semblant de tousser, portant mon mouchoir à ma bouche. Dans le même mouvement, j'utilise ma main libre pour glisser le petit fragment de papier carbone — celui qui porte l'annotation sur Thorne — dans la fente de ma manche.

Le cœur me bat si fort que je crains que les microphones ne captent ses pulsations. Je reste immobile, les yeux fixés sur mon écran, attendant l'alarme, le cri, l'arrestation.

Rien. Le ronronnement des tubes continue.

Je me remets au travail. Mes doigts s'activent sur le clavier avec une agilité démoniaque. Je remplace Thorne par un ouvrier imaginaire nommé Ogilvy, un pur produit de mon invention que je dote d'un passé héroïque et d'une mort exemplaire au front. Je crée de la vie à partir de rien, et je transforme la vie en cendre.

À mesure que j'écris, je sens une scission s'opérer en moi. Il y a le fonctionnaire docile, dont la prose est sèche, conforme, parfaitement alignée sur les dogmes du Parti. Et il y a l'homme, celui qui sent le morceau de papier contre son poignet

comme une brûlure sacrée.

La vérité n'est pas ce que l'on nous dit. La vérité n'est même pas ce qui a été écrit. La vérité est ce qui reste quand on a tout effacé et qu'il ne reste qu'une sensation de vide dans l'estomac. C'est une matière que l'État craint par-dessus tout, car elle est imprévisible. Elle est comme l'eau : on peut essayer de la canaliser, de la barrer, de l'évaporer, mais elle finit toujours par s'infiltrer dans les fissures les plus infimes.

Le soir tombe sur le Ministère. Les lumières fluorescentes grésillent, accentuant mon mal de crâne. J'ai terminé ma pile de dossiers. Thorne a été aspiré par le Trou de Mémoire, brûlé dans les fournaies souterraines. Officiellement, il n'existe plus de traces de lui dans tout l'univers connu.

Sauf dans ma manche.

Sauf dans ma tête.

En quittant mon bureau, je croise mes collègues. Des ombres grises aux visages éteints, des hommes et des femmes qui ont oublié jusqu'à l'idée même qu'un souvenir puisse être vrai. Nous nous saluons d'un signe de tête bref, des automates partageant la même solitude de masse.

Dehors, le vent d'avril est aigre. Il soulève des tourbillons de poussière et de vieux papiers de propagande. Je marche vite, rasant les murs, fuyant les patrouilles de la Police de l'Air. Chaque pas me semble être une provocation.

Je rentre dans mon appartement miteux. La caméra me suit du regard alors que je retire ma veste. Je vais dans le coin cuisine, dos au télécran, et avec une lenteur calculée, je fais glisser le fragment de papier carbone hors de ma manche. Je le cache dans la doublure de mon manteau, là où personne ne songerait à regarder, avant de pouvoir le consigner dans mon carnet cette nuit.

Je m'assois sur mon lit, les mains vides. Je regarde mes doigts, tachés d'encre noire. Cette encre qui a tué Thorne. Cette encre qui, peut-être, me sauvera.

Je comprends maintenant que les Archives de l'Oubli ne sont pas seulement au Ministère. Elles sont en nous. Le Parti ne se contente pas de réécrire les livres ; il veut réécrire nos neurones, nos réflexes, nos rêves. Il veut que nous oublions comment nous souvenir.

Mais ce soir, j'ai gagné une petite bataille. Valerius Thorne a encore un témoin. Un témoin condamné, certes. Un témoin qui finira sans doute lui aussi en fumée dans une cheminée de briques sombres. Mais tant que mon cœur bat, tant que ce carnet se remplit, la vérité n'est pas morte. Elle est juste en exil, cachée dans le silence d'un homme qui a décidé de ne plus être une ombre.

Je ferme les yeux. Le visage de l'inconnu de la photo est gravé derrière mes paupières. Je murmure son nom, sans émettre de son, juste un mouvement des lèvres que le télécran ne pourra jamais traduire.

\*Valerius Thorne.\*

Quelque chose en moi se redresse. La peur est toujours là, omniprésente, mais elle n'est plus seule. Elle est accompagnée d'une résolution glacée. Ils peuvent posséder l'histoire, mais ils ne posséderont pas ma mémoire. Car au royaume du mensonge absolu, un seul souvenir authentique est un acte de révolution.

# Chapitre 4

## L'Éclat d'un Souvenir Orphelin

**\*\*L'Éclat d'un Souvenir Orphelin\*\***

La lumière du télécran projette sur le mur de ma cellule domestique un reflet d'un bleu chirurgical, une teinte qui semble conçue pour anesthésier toute velléité de pensée profonde. Je reste immobile, assis sur le bord de mon lit, les mains posées à plat sur mes genoux. Le contact du carnet contre ma hanche, dissimulé sous la ceinture de ma combinaison de travail, est une brûlure constante. C'est un poids physique, un ancrage dans une réalité que le Parti n'a pas encore réussi à totalement niveler.

Le nom de Valerius Thorne résonne encore dans le silence de mon crâne. Il a été l'étincelle. En écrivant son nom, j'ai forcé une porte que je croyais scellée par des années de discipline mentale et de sédimentation idéologique. Mais ce qui s'est engouffré par cette brèche n'est pas seulement la figure de ce condamné. C'est autre chose. Une image. Une sensation. Un fragment de monde qui n'appartient pas à l'ère de l'Horizon, ni à la grisaille du ministère, ni à la sécheresse des slogans.

C'est un souvenir orphelin.

Il émerge avec une clarté terrifiante, comme une photographie que l'on aurait plongée dans un bain de révélateur après des décennies d'oubli. Je vois une pièce. Ce n'est pas l'une de ces boîtes de béton préfabriquées où nous nous entassons aujourd'hui. Les murs sont tapissés d'un papier peint dont les motifs de fleurs fanées semblent respirer. Il y a une fenêtre, une vraie fenêtre, qui s'ouvre sur un extérieur qui ne ressemble pas à une friche industrielle.

Et il y a elle. Ma mère.

Le souvenir est d'une pureté émotionnelle qui me donne la nausée, tant elle contredit la sécheresse de mon présent. Je la revois, non pas comme une citoyenne, non pas comme une unité de production, mais comme un être de lumière et de douceur. Elle est assise près de moi. Je suis très petit. Ses mains... je me souviens de ses mains. Elles n'étaient pas calleuses comme les miennes, marquées par le maniement des registres et le froid des archives. Elles étaient d'une finesse d'ivoire, et lorsqu'elles se posaient sur mon front, elles semblaient chasser toute la peur du monde.

Dans ce souvenir, elle me regarde. Il n'y a pas de télécran dans son regard. Il n'y a pas cette vigilance constante, ce calcul permanent pour savoir si l'expression de son visage est conforme à l'orthodoxie du moment. Ses yeux sont de vastes lacs de tendresse inconditionnelle. Elle sourit. C'est un sourire qui ne célèbre aucune victoire de production, aucune exécution de traître. C'est un sourire qui existe pour lui-même, pour moi.

Je sens l'odeur de ses cheveux. Une odeur de lavande et de pluie, une fragrance qui a disparu de notre monde, remplacée par l'odeur omniprésente de l'huile synthétique et du désinfectant bon marché. Cette odeur est une insulte au Parti. Elle est la preuve qu'il fut un temps où la beauté n'était pas un outil de propagande, mais un état naturel de l'existence.

Soudain, une douleur aiguë me traverse la poitrine. Ce souvenir est dangereux. Il est plus subversif que n'importe quel pamphlet séditionnel. Le Parti nous apprend que les liens du sang sont secondaires, que la seule famille est l'État, que le seul amour légitime est celui que l'on porte au Guide. Mais ce que je ressens en cet instant, cette chaleur résiduelle qui irradie de ce fragment d'enfance, est une vérité biologique et spirituelle qu'aucun interrogatoire ne pourra jamais totalement extirper.

C'est un éclat d'humanité brute.

Je me rends compte que je suis en train de pleurer. C'est une réaction physiologique que je ne maîtrise plus. Les larmes coulent sur mes joues, froides et silencieuses. Je ne dois pas bouger. Le télécran capte le moindre spasme musculaire, la moindre anomalie comportementale. Je feins une quinte de toux, portant ma main à ma bouche pour dissimuler le tremblement de mes lèvres.

Pourquoi ce souvenir revient-il maintenant ? Pourquoi, après avoir passé tant d'années à me fondre dans le décor, à devenir cette ombre grise parmi les ombres, mon esprit décide-t-il de me torturer avec cette vision de pureté ? La réponse est là, évidente et glacée : parce que Valerius Thorne a réveillé l'homme en moi. En reconnaissant l'existence d'un individu effacé par l'histoire, j'ai autorisé mon propre passé à réclamer sa place.

Je me souviens d'un mot qu'elle m'avait murmuré à l'oreille, un soir d'orage. Un mot qui n'existe plus dans la novlangue, ou qui a été tellement dévoyé qu'il a perdu son âme. \*« Espérance »\*. Elle l'avait prononcé comme un secret, comme une arme qu'elle me transmettait. À l'époque, je ne comprenais pas. Aujourd'hui, dans la solitude de ma chambre surveillée, j'en saisis la portée dévastatrice.

L'espérance est l'ennemie de l'ordre. Elle est le refus de croire que le présent est la seule issue possible.

Ce souvenir de ma mère est une preuve archéologique. Il atteste qu'un autre mode de vie a existé. Un monde où l'on pouvait aimer quelqu'un simplement parce qu'il était là, sans attendre de lui une conformité idéologique. Un monde où le silence n'était pas une cachette, mais un espace de paix.

Je ferme les yeux plus fort, essayant de retenir l'image, de la graver dans ma mémoire avec la même précision que j'ai mise à noter les détails sur Thorne. Je veux me

souvenir de la texture de sa robe, du grain de sa peau, de la façon dont la lumière du soleil couchant dorait les meubles en bois. Le bois... une matière chaude, vivante, si différente du métal et du plastique qui composent mon univers quotidien.

Le Parti veut nous rendre amnésiques. Il veut que nous croyions que l'histoire a commencé avec lui, que la souffrance actuelle est le sommet du progrès humain. Mais ce souvenir orphelin est un témoin à charge. Il hurle le mensonge de notre existence.

Je rouvre les yeux. Le télécran est toujours là, œil de verre impassible et omniscient. Je reprends mon masque de citoyen exemplaire. Je redresse mon dos, j'efface les traces de larmes d'un geste sec. La gravité de ma situation m'apparaît avec une netteté clinique. Je suis un homme infecté. Infecté par la vérité, infecté par le souvenir, infecté par l'amour d'une morte que le système a tenté de dissoudre dans le néant.

Ils peuvent posséder les archives. Ils peuvent réécrire les journaux. Ils peuvent même changer le sens des mots. Mais ils ne peuvent pas empêcher ce battement de cœur irrégulier qui survient quand je repense à ce salon baigné de soleil.

Ce soir, je ne suis plus seulement le chroniqueur de Valerius Thorne. Je suis le gardien d'une flamme ancienne, un éclat de lumière qui a survécu à l'extinction de la civilisation. Ce souvenir est mon héritage. Et tant qu'il brûlera en moi, l'Horizon des Silences ne sera jamais total.

Je me lève lentement, me dirige vers le lavabo pour m'asperger le visage d'eau froide. Le geste est machinal, mais mon esprit est ailleurs. Quelque part dans le passé, une femme sourit à son fils. Et ce sourire, à lui seul, est une révolution que personne ne peut arrêter. Car au royaume du mensonge absolu, l'authenticité d'un seul instant d'amour est une déclaration de guerre.

Je suis prêt. Que la fumée vienne, que les briques sombres m'attendent. J'ai vu l'éclat.

Et l'éclat ne s'éteindra pas avec moi. Elle me l'a confié. Je l'ai reçu. Et maintenant, je le porte comme un bouclier invisible contre la nuit qui vient.

# Chapitre 5

## La Danse des Ombres Souterraines

**\*\*CHAPITRE : La Danse des Ombres Souterraines\*\***

La porte de mon matricule de vie — ce que le Parti appelle pompeusement un « logement de fonction » — se referma derrière moi avec le clic sec d'un verdict. Dans le couloir, l'ampoule nue oscillait, jetant des ombres saccadées sur les murs lépreux. L'odeur était toujours la même : un mélange de chou bouilli, de désinfectant bon marché et de cette poussière métallique qui semble être l'unique neige que notre siècle est capable de produire.

Je descendis les escaliers. Mes articulations protestaient, un rappel clinique de l'usure de mon corps sous le joug de la productivité. Mais sous ma cage thoracique, le battement était différent. Plus profond. Ce n'était plus le tambour de la peur, mais celui d'une attente. Je portais en moi le sourire de ma mère comme une lame de rasoir dissimulée dans la doublure d'un manteau : un objet interdit, tranchant, capable de déchirer le voile de la réalité officielle.

Dehors, la ville de Valerius Thorne s'étalait comme une carcasse de fer sous un ciel de bitume. Les projecteurs des Tours de Surveillance balayaient les rues, doigts de lumière blafarde cherchant la moindre anomalie dans la marche des citoyens. Je me fondis dans le flux des « Ombres de 19 heures », ces travailleurs qui rentrent chez eux, les épaules voûtées, le regard fixé sur leurs propres bottes. Dans ce monde, l'horizontalité est une survie ; lever les yeux vers l'horizon est déjà un aveu de culpabilité.

Mon itinéraire était une suite de déviations calculées. Je n'utilisais pas les grandes

artères. Je préférais les veines malades de la cité, les venelles où les tuyaux de vapeur sifflent comme des serpents de cuivre. C'est là que la ville respire encore un peu, entre deux purges.

Je descendis vers le Secteur 4, la zone des infrastructures souterraines. Ici, l'air sature de graisse et d'ozone. C'est le ventre de la bête, là où les rouages de la société sont entretenus par ceux que l'on ne voit jamais sur les affiches de propagande. Les murs y sont couverts d'une suie séculaire que même les pluies acides ne parviennent pas à laver.

Le rendez-vous n'avait pas été fixé par des mots. Les mots sont des traîtres, ils appartiennent au dictionnaire du Parti. C'était une affaire de signaux ténus : un pli particulier sur une feuille de rapport, une pause trop longue près d'une grille d'aération la veille. Une grammaire du silence que nous avons apprise malgré nous, comme des aveugles apprenant à lire le relief des pierres.

Je pénétrai dans l'ancienne station de maintenance Delta-9. Le bruit y était assourdissant, un martèlement hydraulique qui masquait jusqu'à ma propre respiration. C'est dans ce vacarme que l'on peut enfin espérer un instant de confidentialité. Le bruit est paradoxalement le seul refuge du secret.

Elle était là.

Elle se tenait près d'une turbine massive, la silhouette découpée par la lueur rougeâtre des fourneaux. Elle ne portait pas l'uniforme bleu des cadres, mais la cote de mailles grise des techniciens de surface. Son visage était taché de cambouis, mais ses yeux... Ses yeux étaient des anomalies. Ils ne possédaient pas ce voile terne, cette extinction de l'âme que je voyais chaque matin dans mon miroir. Ils étaient vifs, alertes, d'une clarté presque indécente dans cet enfer de scories.

Nous ne nous approchâmes pas immédiatement. C'était là la « danse ». Un ballet de

méfiance et de reconnaissance. Nous fîmes mine d'inspecter les manomètres, de vérifier les joints d'étanchéité, tout en réduisant l'espace qui nous séparait. Chaque pas était une transgression. Chaque centimètre gagné était une victoire sur la Police de la Pensée.

Quand nous fûmes à moins d'un mètre, elle parla. Sa voix n'était pas un murmure, le bruit des machines l'aurait dévoré. C'était une articulation nette, projetée contre le métal.

— « Les archives disent que le soleil ne se couchait jamais autrefois sur les jardins d'hiver », dit-elle.

C'était le code. Une absurdité historique pour quiconque avait subi l'éducation du Parti, mais pour nous, une balise.

— « Les jardins n'ont pas besoin de soleil pour exister, tant que la racine survit sous la pierre », répondis-je.

Ma voix tremblait légèrement. Non de peur, mais d'une émotion si brute qu'elle me faisait mal physiquement. C'était la première fois que je prononçais une vérité interdite à haute voix devant un autre être humain. C'était le passage de la solitude intérieure à la conspiration du cœur.

Elle se tourna vers moi. Un sourire esquissé — à peine une tension des muscles du visage, mais suffisant pour éclairer ce tombeau industriel. Elle tendit la main et effleura mon poignet, là où le matricule est tatoué. Ce contact fut comme une décharge électrique. Dans une société où le toucher est codifié, stérile, strictement utilitaire, cette caresse était un attentat.

— « Je m'appelle Anna », murmura-t-elle, au plus près de mon oreille.

L'aveu d'un nom. Un crime capital. En nous nommant, nous cessions d'être des rouages pour redevenir des hommes. Le « Je » n'était plus une erreur de syntaxe, mais un cri de guerre.

Nous restâmes ainsi, épaule contre épaule, feignant de surveiller les cadrans alors que nos esprits fusionnaient dans une urgence dévorante. Elle me raconta, par phrases hachées, l'existence d'autres « veilleurs ». Ils étaient peu nombreux, dispersés comme des braises sous la cendre. Elle me parla de livres recopiés à la main sur du papier d'emballage, de souvenirs transmis de bouche à oreille dans les files d'attente du rationnement, de la beauté subversive d'une mélodie fredonnée dans une cellule de détention.

Je réalisai alors que ma solitude n'avait été qu'une illusion entretenue par le système pour mieux m'écraser. Le Parti nous veut isolés, car une âme seule est une âme fragile. Mais deux ombres qui dansent ensemble dans les bas-fonds forment une obscurité que les projecteurs ne peuvent plus percer.

— « Thorne croit avoir tué l'histoire, continua-t-elle, son regard ancré dans le mien. Mais l'histoire n'est pas dans les livres qu'ils brûlent. Elle est dans le sang. Elle est dans ce battement de cœur que tu as ressenti. Ils peuvent effacer les faits, Winston, mais ils ne peuvent pas effacer la sensation d'être vivant. »

Elle utilisa mon nom de naissance, celui que j'avais presque oublié, celui que je cachais sous mon titre de chroniqueur. L'effet fut dévastateur. Les murs de mon cynisme s'écroulèrent.

Cette rencontre n'était pas une simple réunion de rebelles. C'était une communion. Nous ne partagions pas des plans de sabotage ou des manifestes politiques ; nous partagions l'authenticité d'un instant arraché au néant. C'était la « conspiration du cœur ». Un accord tacite selon lequel, quoi qu'il arrive, nous ne laisserions pas la haine du système devenir notre propre substance.

Soudain, une sirène retentit au loin, signalant le changement de garde. La danse devait s'achever.

Elle pressa un petit objet dans ma paume. Un fragment de verre poli, peut-être le reste d'un ancien vitrail, lisse et froid.

— « Garde l'éclat », dit-elle simplement.

Elle s'éloigna dans la vapeur, sa silhouette se fondant parmi les pistons géants. Je restai seul un instant, le poing serré sur mon trésor. La sueur coulait dans mon dos, l'air vicié me brûlait les poumons, mais je me sentais investi d'une force tellurique.

Je remontai vers la surface. Le monde au-dessus n'avait pas changé. Les affiches de Thorne me fixaient toujours de leur regard de pierre, les patrouilles quadrillaient toujours le pavé. Mais pour moi, tout était différent. L'Horizon des Silences était désormais peuplé d'échos.

Je marchais vers mon appartement, non plus comme un condamné, mais comme un porteur de feu. Sous le règne du mensonge absolu, j'avais trouvé une vérité à laquelle m'accrocher. Nous n'étions plus seuls. L'ombre avait commencé sa danse, et aucune lumière de surveillance, aussi puissante soit-elle, ne pourrait jamais plus l'arrêter.

Car la nuit ne nous appartenait plus seulement : nous étions la nuit, et nous portions en nous l'aube que personne n'attendait plus.

# Chapitre 6

## Le Sanctuaire des Mots Perdus

**\*\*CHAPITRE : Le Sanctuaire des Mots Perdus\*\***

Le trajet de retour fut une épreuve d'équilibriste. Chaque patrouille de la Milice de la Pensée, chaque lueur blafarde projetée par les projecteurs de surveillance au-dessus des Secteurs Gris, me semblait dirigée contre ma propre poitrine. Sous ma vareuse de coton rêche, le petit volume relié de cuir — mon trésor, mon crime — pesait le poids d'une enclume. J'avais l'impression que mon cœur battait avec une telle violence qu'il finirait par résonner contre les parois de métal des conduits de ventilation, trahissant ma présence à l'oreille absolue de Thorne.

Je ne rentrai pas chez moi. L'instinct, ou peut-être cette force tellurique dont je m'étais senti investi, me poussa vers le Quartier des Décombres, une zone où le béton s'effritait sous le poids des décennies d'oubli, là où même les télécrans grésillaient de friture, incapables de maintenir une image stable. C'est là, derrière une devanture de magasin de pièces détachées dont l'enseigne pendait comme une mâchoire décrochée, que se trouvait l'accès.

Je suivis les instructions que l'Inconnu des Pistons m'avait murmurées. Une trappe dissimulée sous des monceaux de câbles isolants, un escalier dont les marches de bois gémissaient comme des condamnés, et enfin, une porte massive, renforcée de plaques de plomb pour étouffer les ondes.

Quand la porte s'ouvrit, le choc ne fut pas visuel. Il fut olfactif.

L'air ne sentait pas le désinfectant chimique, ni la soupe de chou rance, ni la sueur de

peur qui imprègne chaque centimètre carré de notre existence citoyenne. Il sentait la poussière ancienne, le bois sec, le tabac froid et, par-dessus tout, cette odeur organique, presque charnelle : l'encre et le papier vieux d'un siècle.

— Entre, murmura une voix que je ne connaissais pas, mais qui portait en elle une douceur interdite par le Protocole. Ferme bien derrière toi. Thorne ne peut pas voir à travers le plomb, mais il peut entendre le silence s'interrompre.

Je fis ce qu'on me disait. Mes yeux s'habituaient lentement à la lumière vacillante d'une lampe à huile — un objet que je n'avais vu que dans les schémas de destruction des manuels d'histoire. Ce que je découvris alors me coupa le souffle. C'était une pièce vaste, une bulle hors du temps. Sur des étagères de fortune, des milliers de livres s'aliginaient. Pas les brochures de propagande sur papier recyclé, mais de vrais livres. Des dos de cuir, des couvertures de toile, des titres frappés à l'or fin qui s'était terni avec les âges.

C'était le Sanctuaire des Mots Perdus.

Je m'approchai d'une table au centre de la pièce. Elle était jonchée d'objets que l'État aurait qualifiés de « déchets séditieux ». Une plume d'oie. Un encrier de verre bleu. Une montre à gousset dont le tic-tac, régulier et obstiné, me parut être le son le plus subversif du monde. Chaque seconde qu'elle marquait était une seconde qui n'appartenait pas au Plan Quinquennal, une seconde qui n'appartenait qu'à elle-même.

Je sortis le livre de ma vareuse et le posai sur la table. L'homme qui m'avait accueilli — un vieillard au visage labouré de rides, dont les yeux brillaient d'une lucidité féroce — s'approcha. Ses doigts, longs et tachés d'encre, effleurèrent la couverture.

— \*Les Pensées de Marc Aurèle\*, souffla-t-il. Tu as réussi à le sortir des Archives Centrales avant le pilonnage. C'est un miracle.

— Ce n'est pas un miracle, répondis-je, ma voix tremblante. C'est une erreur du système. Ils ont cru que c'était un traité de géométrie obsolète.

Le vieil homme sourit, un sourire triste qui semblait venir d'un autre siècle.

— Ils ne brûlent que ce qu'ils comprennent. C'est là notre seule chance.

Je parcourus la pièce du regard. Sur les murs, des feuilles de papier étaient épinglées. Elles ne contenaient pas de slogans. Elles contenaient des listes. Des mots. Des colonnes entières de mots que je ne reconnaissais pas, ou dont le sens s'était évaporé de mon esprit sous l'effet des injections quotidiennes de Novlangue.

\*Mélancolie. Évanescence. Altruisme. Crépuscule. Tendresse.\*

Je lus ces mots à voix haute, et ils me parurent étranges dans ma bouche, comme des cailloux précieux et rugueux. En les prononçant, je sentis une pression se relâcher dans ma poitrine. C'était comme si, en retrouvant le nom des choses, je retrouvais une partie de ma propre anatomie qu'on m'aurait amputée à la naissance.

— Pourquoi les garder ici ? demandai-je. Si Thorne découvre cet endroit, ce sera le vide sanitaire. Pour nous tous.

— Parce qu'un peuple sans mots est un peuple sans pensées, répondit le vieil homme en s'asseyant lourdement. Regarde autour de toi. Ces objets, ces livres... ce sont des ancres. Le régime veut nous faire flotter dans un éternel présent, sans passé auquel nous comparer, sans futur à imaginer. En conservant ces mots, nous conservons la possibilité d'une nuance. L'État veut le noir ou le blanc. Ici, nous cultivons le gris, l'ocre, le bleu de minuit.

Il prit un volume au hasard et l'ouvrit. Le papier craqua, un son de parchemin qui me fit frissonner.

— Écoute ceci, dit-il d'une voix solennelle. \*« Je m'en irai demain pour de nouveaux

voyages... »\* C'est de la poésie. Ça n'a aucune utilité productive. Ça ne construit pas de ponts, ça ne fabrique pas de munitions. Et pourtant, c'est ce qui nous rend invincibles.

Je m'assis en face de lui, oubliant l'heure, oubliant les patrouilles, oubliant la peur. Je passai mes mains sur les reliures. J'ouvris un dossier contenant des photographies jaunies. Des gens riaient sur une plage. Ils n'avaient pas d'uniformes. Leurs regards n'étaient pas fixés sur un horizon de béton, mais les uns sur les autres. Une femme tenait un enfant, et l'expression sur son visage était une énigme pour moi — une intensité de présence que je n'avais jamais vue sur les visages éteints de mes collègues au Ministère.

— C'est l'amour, dit le vieil homme comme s'il lisait dans mes pensées. Le vrai. Pas celui que l'on déclare au Parti lors des cérémonies de loyauté. C'est la douleur de l'autre qui devient la tienne.

Je restai silencieux, le cœur au bord des lèvres. Chaque objet dans cette pièce était une preuve. Une preuve que nous n'avions pas toujours été ces rouages interchangeables dans la machine de Thorne. Nous avons été des fleuves, des orages, des forêts de contradictions.

L'urgence me reprit soudain. La clinique réalité du monde extérieur toqua à la porte de ma conscience.

— Qu'allons-nous en faire ? On ne peut pas rester cachés ici éternellement.

Le vieil homme me regarda droit dans les yeux. Sa main se posa sur la mienne. Elle était chaude, vivante.

— Nous allons les recopier. Un par un. Dans les marges des manuels techniques, sur les murs des usines, dans les esprits de ceux qui commencent à se réveiller. Un mot interdit est une graine. Si tu en sèmes assez, le béton finira par se fendre.

Je compris alors pourquoi je me sentais comme un porteur de feu. Ce sanctuaire n'était pas un musée, c'était un arsenal. Les mots étaient nos munitions, et le passé était notre champ de bataille.

Je me levai, ragaillardi par une certitude glacée et brûlante à la fois. Le monde de Thorne était bâti sur le mensonge du silence. Mais ici, dans cette cave poussiéreuse, le silence avait pris fin.

— Je reviendrai demain, dis-je.

— Je sais, répondit-il. On ne guérit jamais de la vérité.

Je sortis dans la nuit. Le vent froid de l'Horizon des Silences me fouetta le visage, mais je ne baissai pas les yeux devant les affiches du Dictateur. Je savais maintenant ce qu'il y avait derrière ses yeux de pierre : le vide de celui qui a peur des mots.

Je marchais, et dans ma tête, comme une litanie sacrée, je répétais les mots que je venais d'apprendre. Je les faisais rouler sous ma langue, m'assurant qu'ils ne s'échapperaient plus. \*Liberté. Mémoire. Beauté.\*

L'aube n'était pas encore là, mais pour la première fois de ma vie, j'en connaissais le nom. Et c'était un début.

# Chapitre 7

## L'Alchimie du Mensonge d'État

**\*\*CHAPITRE : L'Alchimie du Mensonge d'État\*\***

Le froid de la nuit n'était pas seulement météorologique ; il était structurel. En marchant dans les rues désertes de l'Horizon, sous le regard de titane des caméras thermiques, je sentais le poids des mots que je portais en moi comme une charge explosive. \*Liberté. Mémoire. Beauté.\* Ces syllabes, autrefois interdites, pesaient plus lourd que le plomb. Elles vibraient contre mon palais, une fréquence dissonante dans le bourdonnement monotone de la cité.

Je regagnai mon appartement, une cellule de béton lisse où chaque angle droit semblait avoir été conçu pour décourager l'imagination. Je ne saisis pas la lumière. Je restai là, dans l'obscurité, à regarder les lueurs stroboscopiques des tours de surveillance balayer mon plafond. C'est à cet instant, dans ce silence oppressant, que la révélation me frappa avec la précision d'un scalpel.

J'avais toujours cru, dans ma naïveté de citoyen docile, que le mensonge d'État était une voile jetée sur la réalité pour la cacher. Une simple omission. Une pudeur dictatoriale. Je me trompais. Ce que Thorne et son administration pratiquaient n'était pas de la dissimulation. C'était de l'alchimie.

Ils ne cachaient pas la vérité ; ils la transmutaient en son contraire jusqu'à ce que la matière originelle soit non seulement oubliée, mais rendue impossible.

La réalité ne s'effondrait pas sous le poids de la dictature. Elle était activement démantelée, pièce par pièce, dans les laboratoires de la sémantique et du silence. Je

repensai aux archives de la cave, à ces livres mangés par la poussière. Pourquoi ne les avaient-ils pas simplement brûlés ? Parce que le feu laisse des cendres, et les cendres sont encore une preuve de l'existence de l'objet. Non, Thorne préférait l'érosion lente, le remplacement systématique de chaque concept par son jumeau déformé.

C'est cela, l'alchimie du mensonge : transformer le plomb du désespoir en l'or factice de la "Satisfaction Civique".

Je m'assis à ma table de travail, mes doigts effleurant la surface froide. Je me souvins de la manière dont ils avaient redéfini le mot "Paix". Dans l'Horizon des Silences, la paix n'était pas l'absence de conflit, c'était l'absence de contestation. Une paix obtenue par lobotomie sociale. Ils avaient pris un sentiment noble et l'avaient réduit à une fonction biologique de soumission. C'était une distillation macabre. Ils extrayaient l'âme des mots pour n'en garder que la carcasse utile au pouvoir.

C'est une science clinique. J'en percevais désormais les rouages avec une clarté terrifiante. Pour que le mensonge d'État fonctionne, il faut qu'il devienne l'unique oxygène disponible. Si vous ne respirez que du gaz carbonique depuis votre naissance, l'air pur vous brûlera les poumons. La vérité devient alors l'agresseur, et le mensonge, le refuge. Thorne n'était pas qu'un tyran ; il était l'architecte d'une perception inversée.

Je me levai et m'approchai de la fenêtre. En bas, une patrouille de la Milice de la Pensée passait, leurs bottes martelant le pavé avec une régularité de métronome. Je les regardai et je ressentis une pitié glacée. Ces hommes n'étaient pas des monstres nés du néant. Ils étaient le produit fini de cette alchimie. On avait pris leur enfance, leurs doutes, leurs amours potentielles, et on les avait passés au creuset du Dogme. On avait évaporé l'humain pour ne laisser que le sédiment de l'obéissance.

Le mensonge d'État ne visait pas à nous faire croire à des fables. Son but était bien plus radical : nous rendre incapables de croire à quoi que ce soit d'autre que ce qui est

décrété dans l'instant présent. C'est le triomphe de l'éphémère absolu. Si le passé peut être réécrit chaque matin, alors le temps n'existe plus. Et sans temps, il n'y a pas de responsabilité. Sans responsabilité, il n'y a pas de crime. Le Dictateur ne mentait pas pour tromper le peuple ; il mentait pour supprimer la notion même de vérité.

"On ne guérit jamais de la vérité", avait dit le vieil homme.

Je comprenais maintenant pourquoi. La vérité, dans ce monde de reflets déformés, était une maladie auto-immune. Elle m'obligeait à voir les coutures du décor, à entendre les craquements de la charpente sous le vernis de la propagande. Je voyais les affiches du Dictateur non plus comme des portraits, mais comme des trous noirs aspirant toute lumière environnante. Ses yeux de pierre ne regardaient pas le futur ; ils surveillaient le vide qu'il avait lui-même créé.

Une douleur sourde irradiait dans ma poitrine. C'était l'angoisse de celui qui réalise que le sol sous ses pieds n'est qu'une fine couche de papier peint tendue sur un abîme. Chaque interaction sociale, chaque formulaire rempli, chaque salut obligatoire était une étape d'un processus industriel de déshumanisation. Nous étions les ouvriers de notre propre effacement. Nous polissions quotidiennement les chaînes qui nous entravaient, convaincus qu'il s'agissait de bijoux.

Je fermai les yeux et tentai de retrouver l'image de la fleur que j'avais vue dans l'un des livres interdits. Une rose. Le mot lui-même semblait fragile, prêt à se briser. J'essayai de me rappeler son parfum, mais je n'avais aucun point de référence. Le système avait réussi cela : il avait supprimé la mémoire sensorielle du beau. On nous avait appris que le "beau" était ce qui était fonctionnel et symétrique. Une usine était belle. Un tribunal était beau. Une exécution propre était belle.

L'alchimie avait fonctionné. Le démantèlement de la réalité était presque total.

Mais il restait ce "presque". Ce minuscule résidu au fond du creuset que les flammes

du pouvoir n'avaient pas réussi à dissoudre. Ce résidu, c'était moi, cette nuit, dans cette chambre. C'était le vieil homme dans sa cave. C'était cette sensation de brûlure sous ma langue quand je pensais au mot \*Liberté\*.

Ils peuvent déconstruire le monde, ils peuvent réécrire les dictionnaires, ils peuvent transformer le jour en nuit par simple décret ministériel, mais ils ne peuvent pas empêcher le cœur humain de ressentir le manque. Le mensonge d'État crée un vide, et le vide, par nature, finit par aspirer quelque chose. Même s'il faut des décennies, même s'il faut des siècles, le silence finira par être brisé par le cri de la réalité qui réclame ses droits.

Je me recouchai, mais le sommeil ne vint pas. Je fixai l'obscurité, non plus avec crainte, mais avec une attention clinique. Je n'étais plus un citoyen de l'Horizon. J'étais un espion en territoire ennemi, un témoin de l'invisible.

L'alchimie du mensonge était puissante, certes. Elle pouvait transformer la vie en survie, et l'homme en automate. Mais elle avait une faille, une seule, que Thorne, dans son arrogance de marbre, avait oubliée : elle avait besoin de notre consentement silencieux pour achever sa transmutation.

Et ce soir, dans cette cave, j'avais retiré mon consentement.

Le silence de l'appartement n'était plus le silence de l'État. C'était le silence de l'embuscade. Je savais que le chemin serait long, que la police de la pensée rôdait derrière chaque mur, et que ma vie ne tenait plus qu'à un fil de soie. Mais pour la première fois, je me sentais solide. La réalité n'était peut-être qu'un champ de ruines, mais je préférais marcher parmi les décombres de la vérité que de dormir dans le palais doré du mensonge.

Demain, je retournerais à la cave. Demain, j'apprendrais d'autres mots. J'accumulerais ces munitions sémantiques jusqu'à ce que ma tête soit une poudrière.

Le Dictateur avait peur des mots ? Il avait raison. Car un seul mot vrai, prononcé avec assez de force dans un monde de mensonges, a le pouvoir de faire s'écrouler tout l'édifice. C'est la seule alchimie que le pouvoir ne pourra jamais maîtriser : celle qui transforme la peur en courage.

Je fermai enfin les yeux. L'aube approchait. Elle n'était pas encore là, mais je connaissais désormais son nom. Et ce nom était un défi lancé au néant.

# Chapitre 8

## Le Poids d'un Regard Sincère

**\*\*CHAPITRE : LE POIDS D'UN REGARD SINCÈRE\*\***

L'air du Ministère était ce matin-là plus épais qu'à l'accoutumée, saturé de cette odeur de désinfectant bon marché et de papier chauffé qui constitue le parfum de l'angoisse bureaucratique. Je marchais dans les couloirs de béton, mes pas résonnant avec une régularité mécanique. Chaque mouvement était calculé. Chaque expression de mon visage était un masque rigoureusement ajusté, une façade de zèle apathique que j'avais mis des années à perfectionner.

Sous ma vareuse de l'Inner Party, les mots appris la veille dans la cave pesaient comme du plomb. « Liberté », « Individu », « Vérité ». Ces concepts n'étaient plus des abstractions ; ils étaient des corps étrangers logés dans mon esprit, des parasites magnifiques qui dévoraient lentement la certitude de mon endoctrinement. Je me sentais comme un porteur de bombe, sauf que la déflagration ne devait pas détruire des murs, mais des consciences.

C'est alors que cela se produisit. Un incident d'une banalité révoltante qui, dans notre monde de verre et d'acier, prit les proportions d'un séisme.

À l'intersection du Secteur 4 et de la Direction des Archives, une femme heurta mon épaule. Elle portait l'uniforme bleu délavé des ouvriers de la maintenance. Dans le choc, la pile de formulaires qu'elle transportait s'éparpilla sur le sol gris. En temps normal, j'aurais dû passer mon chemin, ou mieux, lui adresser une réprimande cinglante pour sa maladresse, conformément aux protocoles de discipline sociale.

Mais je m'arrêtai.

Je me baissai pour l'aider. C'était mon premier acte de trahison de la journée. Un geste de courtoisie est, en soi, une hérésie : il suppose que l'autre existe en dehors de sa fonction. Nos mains se frôlèrent sur le papier glacé. Le contact fut bref, une décharge électrique de réalité. Et c'est à cet instant précis que nos regards se rencontrèrent.

D'ordinaire, les yeux des citoyens de l'État sont des miroirs morts. Ils reflètent la lumière des écrans, la peur des patrouilles, mais ils ne laissent jamais rien échapper de ce qui se passe derrière la cornée. On apprend très tôt à pratiquer le « regard de surface », une technique de survie qui consiste à ne jamais fixer personne assez longtemps pour que l'âme soit décelée.

Mais elle, elle ne détourna pas les yeux.

Pendant trois secondes — une éternité qui aurait suffi à nous faire exécuter tous les deux — elle me regarda vraiment. Ce n'était pas un regard de complicité, ni même un appel à l'aide. C'était un regard de reconnaissance. Elle me voyait. Non pas comme le rouage 6792 du Ministère, mais comme un homme. Dans ses prunelles sombres, je lus une fatigue abyssale, une douleur si ancienne qu'elle en était devenue une part intégrante de son anatomie, mais surtout, j'y vis une étincelle de lucidité.

C'était un regard sincère. Et c'est à ce moment que je compris pourquoi l'État craignait tant l'intimité.

La sincérité est un poids insupportable. Tant que nous sommes des numéros, nous sommes légers. Nous ne devons rien à personne, sinon une obéissance aveugle à une entité abstraite. Mais dès qu'un regard sincère vous transperce, vous devenez responsable de l'autre. En cet instant, son existence m'était tombée sur les épaules. Je ne pouvais plus l'ignorer. Je ne pouvais plus la dénoncer sans me dénoncer

moi-même. En me reconnaissant comme humain, elle m'avait condamné à la protéger dans le secret de mon esprit.

Elle ramassa le dernier papier, murmura une excuse inaudible et disparut dans le flux des employés. Je restai là, debout, le cœur battant contre mes côtes comme un animal en cage.

Je continuai ma route, mais le monde avait changé de texture. Chaque personne que je croisais devenait une menace potentielle, non plus parce qu'elle pouvait me dénoncer, mais parce qu'elle pouvait, elle aussi, posséder cette étincelle. Le fardeau était là : la paranoïa s'était muée en une forme de compassion dévastatrice.

Dans l'ascenseur qui me menait à mon bureau, je fixai mon reflet dans le métal brossé. Je cherchai cette sincérité en moi et j'eus peur de ce que j'y trouvai. Avoir une vie intérieure, c'est comme porter un cristal fragile au milieu d'une foule en colère. On ne marche plus de la même manière. On hésite. On tremble.

L'État fonde sa puissance sur la délation. Le système est parfait parce qu'il transforme chaque citoyen en un policier de la pensée pour son prochain. On dénonce pour prouver sa loyauté, pour soulager sa propre peur, ou simplement par réflexe conditionné. Mais comment dénoncer celle qui vous a regardé avec une telle vérité ? Le faire, ce serait admettre que cette vérité existe. Ce serait valider le fait qu'il y a, derrière les uniformes, des êtres qui souffrent et qui espèrent.

Le poids de ce regard m'étouffait. J'avais envie de crier, de secouer mes collègues, de leur demander : « Est-ce que vous la voyez, elle aussi ? Cette fissure dans le grand mensonge ? » Mais je gardai le silence. Un silence plus lourd que tous les précédents.

Je m'assis à mon poste de travail. Les écrans crachaient des statistiques sur la production d'acier et les victoires éclatantes sur le front de l'Est. Des chiffres creux.

Des mensonges plastifiés. Je repensais à la cave, à mes « munitions sémantiques ». J'avais cru que le plus dur serait d'apprendre des mots. Je me trompais. Le plus dur, c'est de porter l'humanité d'un inconnu dans un monde qui veut l'effacer.

La sincérité est une anomalie biologique dans le système du Dictateur. Elle est le seul virus qu'ils n'ont pas réussi à éradiquer, car elle se propage par un simple contact visuel, une fraction de seconde où les défenses tombent.

Le soir venu, en rentrant chez moi, je fis un détour. Je ne voulais pas rentrer dans mon appartement surveillé. Je voulais marcher, sentir le poids de mes responsabilités nouvelles. Je savais désormais que je ne me battais pas seulement pour des concepts ou pour l'histoire. Je me battais pour elle, pour cet ouvrière dont je ne connaissais pas le nom, mais dont le regard m'avait rendu ma dignité en m'arrachant ma tranquillité.

La liberté, ce n'est pas seulement pouvoir dire que deux et deux font quatre. C'est accepter de porter le fardeau de l'autre sans faiblir. C'est comprendre que chaque regard sincère est un contrat de survie mutuelle signé dans l'ombre.

Je levai les yeux vers les caméras de surveillance qui ornaient chaque coin de rue. Elles étaient aveugles. Elles voyaient tout, mais ne comprenaient rien. Elles enregistraient des mouvements, pas des intentions. Elles ne connaîtraient jamais le poids de ce que je portais maintenant en moi.

Demain, je retournerais à la cave. J'apprendrais le mot « Amour », peut-être. Ou le mot « Sacrifice ». Mais je n'avais plus besoin de dictionnaire pour en comprendre le sens. Une inconnue dans un couloir gris me l'avait enseigné d'un simple battement de cils.

L'aube que j'attendais n'était plus seulement un concept politique. Elle avait désormais la couleur des yeux d'une femme de la maintenance. Et cette aube, si elle devait jamais se lever, exigerait de nous que nous soyons prêts à mourir pour ce que

nous avons vu l'un dans l'autre.

Le silence de l'État m'entourait, mais en moi, un vacarme de vérité hurlait. Le fardeau était lourd, terriblement lourd, mais pour la première fois de ma vie, j'étais fier de marcher courbé sous son poids. Car ce poids était la preuve que j'existais encore.

# Chapitre 9

## La Fêlure dans le Miroir de Verre

**\*\*CHAPITRE : La Fêlure dans le Miroir de Verre\*\***

Le réveil n'avait pas sonné ; c'était le silence qui m'avait tiré de ma torpeur, un silence trop dense, presque solide, qui pesait sur ma poitrine comme une dalle de béton. Dans l'obscurité de ma cellule d'habitation, les chiffres rouges du cadran mural pulsaient avec la régularité d'une plaie ouverte. 06h00. L'heure où l'État reprenait possession de nos corps après nous avoir concédé quelques heures de rêves surveillés.

Je m'assis au bord de mon lit, les pieds au contact du linoléum glacé. Hier, je me sentais géant. Hier, j'avais découvert que sous la carapace de l'uniforme et du matricule, il restait un noyau d'humanité capable de vibrer pour un regard, pour une inconnue. Mais ce matin, le souvenir de cette femme de la maintenance n'était plus un baume. C'était une pièce à conviction.

Je me levai et m'approchai du miroir de la salle d'eau. C'est là que je la vis, ou du moins que je crus la voir : la fêlure.

Ce n'était pas une cassure nette dans le verre, mais quelque chose de plus subtil, une distorsion dans mon propre reflet. Mes yeux semblaient trop brillants, ma mâchoire trop contractée. Pour un observateur entraîné — et ils l'étaient tous —, mon visage n'était plus une page blanche. J'y avais écrit une trahison en lettres invisibles, et je craignais que la lumière crue des néons ne finisse par révéler l'encre sympathique de mes émotions.

Je me douchai à l'eau tiède, une eau qui sentait le chlore et le métal. Chaque geste était une performance. Savonner le bras gauche. Savonner le bras droit. Ne pas s'attarder. Ne pas paraître pensif. La pensée est un luxe que l'on paie par la disparition. Je me répétais les préceptes de l'Ordre comme on récite une prière pour chasser un démon, mais les mots sonnaient creux. « Le Silence est la Paix. L'Unité est la Force. »

Pourtant, une question, lancinante, s'était infiltrée dans mon esprit : \*M'ont-ils vu ?\*

Le trajet vers le Ministère fut une épreuve d'endurance psychologique. Dans le train magnétique, les rangées de passagers étaient identiques à celles de la veille. Des dos droits, des regards fixés sur le vide ou sur les écrans portatifs diffusant les quotas de production de la Zone 4. D'ordinaire, cette uniformité me rassurait ; elle était le signe que le monde tournait encore sur son axe. Ce matin, elle m'étouffait. Je cherchais un signe, un changement dans le décor. Est-ce que ce garde, à l'entrée du wagon, avait incliné la tête de deux degrés supplémentaires vers moi ? Est-ce que le voisin de gauche respirait trop fort, comme s'il attendait que je commette une erreur ?

La paranoïa est une moisissure. Elle commence par une petite tache d'ombre dans un coin de la conscience, puis elle s'étend, dévorant la logique, transformant chaque coïncidence en une condamnation.

Arrivé à mon bureau, je m'installai devant la console de traitement de données. Le ronronnement des processeurs m'enveloppa. Mon travail consistait à lisser les incohérences historiques, à faire en sorte que le passé soit toujours en parfait accord avec le présent. Un travail de chirurgien de la mémoire. Mais mes mains tremblaient légèrement sur les touches tactiles.

Soudain, l'écran de surveillance central, le Grand Miroir de Verre qui trônait au bout de la salle, sembla se fixer sur moi. Ce n'était qu'une caméra parmi des milliers, un œil de verre sans paupière, mais je sentis son regard percer ma nuque. Je savais, de source

clinique, que le système utilisait des algorithmes de reconnaissance micro-faciale. Une dilatation des pupilles, une goutte de sueur sur la tempe, un rythme cardiaque s'emballant de dix battements par minute... et le système vous classait comme « instable ».

\*Respire. Ralentis ton cœur. Deviens le gris du mur.\*

Vers 11 heures, un incident se produisit. Une simple erreur de maintenance. Une ampoule explosa au plafond, projetant quelques éclats sur mon bureau. Je sursautai violemment, bien trop violemment pour un citoyen dont la conscience est pure. Mon voisin de box, un homme nommé Varick dont je n'avais jamais entendu la voix en trois ans, tourna la tête vers moi.

Ses yeux étaient des billes d'onyx, dénuées de toute compassion. Il ne dit rien, mais il nota quelque chose sur sa tablette électronique. Mon estomac se noua. Qu'écrivait-il ? « Le sujet 402 manifeste des signes d'anxiété anormale » ? « Le sujet 402 semble porter un secret » ?

La certitude de la résistance, cette exaltation qui m'avait porté hier soir en sortant de la cave, s'effritait comme du grès sous la pluie. J'avais cru que l'amour ou le sacrifice me rendraient invincible. Quelle arrogance. Le système n'avait pas besoin de me briser avec des pinces ou des décharges électriques ; il lui suffisait de me laisser seul avec mon imagination.

Je me levai pour aller chercher de l'eau, espérant croiser la femme de la maintenance. Je l'espérais et je la redoutais avec la même intensité. Si elle était là, si nos regards se croisaient à nouveau, serais-je capable de maintenir mon masque ? Ou bien l'éclat de vérité dans mes yeux nous condamnerait-il tous les deux à l'effacement ?

Elle n'était pas dans le couloir. À sa place, il y avait deux agents de la Sécurité Intérieure, leurs uniformes noirs absorbant la lumière. Ils parlaient à voix basse. En

passant près d'eux, je ralentis malgré moi.

— « ... le secteur 7-B est sous surveillance accrue depuis hier soir, disait l'un d'eux. Une anomalie dans les flux de chaleur. »

Le secteur 7-B. C'était là que se trouvait la cave. C'était là que nous étions.

Le froid qui m'envahit alors n'avait rien de métaphorique. C'était une sensation physique, un gel qui partait du centre de mes os pour irradier vers mes extrémités. Ils savaient. Ou ils allaient savoir. La fêlure dans le miroir s'élargissait, et je pouvais entendre le craquement sinistre de ma vie qui se brisait.

Je retournai à mon poste, le souffle court. Je fixai mon écran, mais les chiffres n'étaient plus que des taches floues. Je me demandai soudain si elle était vraiment une alliée. Et si elle avait été placée là pour me tester ? Si ce regard, ce battement de cils que j'avais interprété comme un signe de reconnaissance, n'était qu'un appât ? Le doute est le poison le plus efficace de l'État. Il isole les individus, il transforme chaque main tendue en une menace potentielle.

Je me sentis soudain terriblement lourd. Ce fardeau dont j'étais si fier hier, ce poids de la vérité qui prouvait mon existence, était devenu un boulet de plomb attaché à mon cou alors que je coulais en eaux profondes.

Est-ce que j'existais encore, ou étais-je déjà un fantôme, un résidu de données en attente d'être supprimé ?

Je posai mes mains à plat sur la table de verre. Dans le reflet de la console, je vis mon visage. Il était livide. La fêlure n'était pas sur le miroir, elle était en moi. Mon intégrité s'était brisée au moment même où j'avais commencé à espérer. L'espoir est une faille de sécurité. L'espoir est la porte par laquelle la peur entre.

Le silence de l'État ne hurlait plus en moi. Il m'observait. Il attendait que je cède, que je supplie pour retrouver l'anesthésie de l'obéissance. Mais alors que je sentais les larmes monter — des larmes interdites, des larmes criminelles —, je me souvins de la couleur de ses yeux.

C'était ma seule arme. Une mémoire contre une machine. Un souvenir contre une certitude.

Je repris mon travail. Mes doigts tapèrent à nouveau sur le clavier, avec une précision mécanique, clinique. Je redevais le matricule parfait. Mais derrière le masque, dans la crypte de mon esprit, je commençais à murer mes secrets, pierre après pierre, en espérant qu'ils soient assez profonds pour ne jamais être découverts, même quand le miroir finirait par voler en éclats.

L'aube était passée. Le jour était gris. Et la nuit qui s'annonçait serait la plus longue de ma vie. Car désormais, je ne craignais plus la mort, je craignais de trahir le simple fait d'avoir été, un instant, un homme libre.

# Chapitre 10

## L'Inquisition de la Pensée Nue

**\*\*CHAPITRE : L'Inquisition de la Pensée Nue\*\***

Ils ne frappèrent pas. On ne frappe pas à la porte d'un homme qui n'existe déjà plus. Le verrou électronique céda dans un soupir pneumatique, un son si ténu qu'il semblait n'être que le prolongement de mon propre pressentiment. Ils étaient trois. Trois silhouettes d'un bleu sombre, presque noir, se découpant sur le gris sale du couloir. Ils ne possédaient pas de visages, seulement des visières de polycarbonate qui reflétaient mon propre effroi, me renvoyant l'image d'un étranger aux traits décomposés.

Je n'ai pas résisté. La résistance est un luxe de l'esprit encore libre ; pour le matricule que j'étais redevenu, chaque geste était une trahison de la chair. Ils me saisirent par les bras. Ce n'était pas une prise brutale, c'était une prise de possession. J'étais une propriété de l'État en cours de transfert.

Le trajet fut un flou de couloirs aseptisés et de bourdonnements magnétiques. Je me souvenais de la couleur de ses yeux — ce bleu délavé, cette lueur d'humanité que j'avais juré de protéger dans la crypte de mon âme. Je m'y agrippais comme un naufragé à une poutre pourrie. \*Garder le souvenir. Ne pas laisser la machine entrer.\*

Puis, la lumière.

On m'installa dans une pièce qui n'avait pas d'angles, ou du moins, dont les parois étaient si blanches et si violemment éclairées que toute notion de perspective s'effaçait. C'était le blanc de l'inexistence. Le blanc d'une page que l'on vient de

gratter jusqu'au sang pour en effacer l'écriture. On m'enchaîna à une chaise de métal froid, non pas pour m'empêcher de fuir — fuir où ? — mais pour m'ancrer dans la réalité de ma propre finitude.

— Vous tremblez, matricule 7412.

La voix n'était pas humaine. Elle émanait de haut-parleurs dissimulés, une texture granulaire, dépourvue d'inflexion, une voix qui avait la neutralité d'un scalpel.

— C'est une réaction biologique, répondis-je, ma propre voix me paraissant étrangère, une rumeur lointaine.

— C'est une réaction de culpabilité, rectifia la voix. La biologie est le bras armé de la vérité de l'État. Votre corps confesse ce que votre bouche tente encore de dissimuler.

Le dépouillement commença alors. Ce ne fut pas une question de coups, de douleur physique. La douleur est une distraction ; elle permet de se concentrer sur son propre corps, de s'y réfugier. Ils voulaient bien plus. Ils voulaient le vide.

— Parlez-nous du souvenir, dit une voix plus proche.

Un homme entra dans mon champ de vision. Il portait la blouse blanche des techniciens de l'âme. Ses yeux étaient deux fentes sèches, vides de toute haine, ce qui était bien pire. La haine reconnaît l'autre comme un ennemi. Lui me regardait comme un objet défectueux que l'on doit démonter pour comprendre l'origine de la panne.

— Quel souvenir ? murmurai-je.

— Le souvenir qui a corrompu votre rendement. Le souvenir qui vous a fait croire, l'espace d'un battement de cœur, que vous étiez autre chose qu'une extension du Parti. Nous avons scruté vos biométries, 7412. Votre rythme cardiaque a fléchi lors de

la saisie des rapports de production. Vous avez pensé à \*elle\*.

Le mot tomba comme une sentence. Je sentis les murs de ma crypte intérieure vaciller. Ils savaient. Pas tout, peut-être, mais ils sentaient l'odeur de la dissidence, cette effluve de liberté qui est, pour eux, l'odeur du soufre.

— Je n'ai pensé à rien, mentis-je. Le mensonge était ma dernière peau.

— Le mensonge est une tumeur, dit le technicien avec une douceur terrifiante. Nous sommes ici pour l'extraire. Regardez l'écran.

Le mur devant moi s'anima. Ce n'étaient pas des images de ma vie, mais des courbes, des graphiques, des ondes cérébrales. Mon intimité traduite en langage machine. Chaque pic de mon émotion, chaque tressaillement de ma nostalgie était là, exposé, disséqué. Ils me montraient ma propre pensée mise à nu, dépouillée de son mystère, réduite à une suite de signaux électriques.

— Vous voyez ce pic ? C'est là que vous avez commis le crime de l'individualité. C'est là que vous avez choisi de vous souvenir d'un regard plutôt que du Grand Dessin. Expliquez-nous ce regard. Donnez-le-nous, et la douleur cessera.

— Il n'y a pas de douleur, dis-je, les dents serrées.

— Pas encore. Car pour l'instant, vous vous croyez encore entier. Vous croyez que votre secret est une forteresse. Mais regardez bien.

Il actionna une commande. Une fréquence sonore, à la limite de l'audible, emplit la pièce. Elle ne faisait pas mal aux oreilles, elle faisait mal à la pensée. Elle empêchait la concentration, elle brisait les phrases avant qu'elles ne se forment dans mon esprit. C'était une inquisition vibratoire.

Sous la pression de ce son, les images commencèrent à fuir. Je luttais pour garder son visage, la douceur de sa peau, le silence que nous partagions. Mais la machine frappait fort. Chaque vibration effritait un peu plus la pierre de ma crypte.

— Qui était-elle ? demanda la voix. Une citoyenne ? Une ombre ? Ou une simple construction de votre esprit malade pour échapper à la gloire de l'obéissance ?

— Elle était... elle était réelle, lâchai-je malgré moi.

L'aveu fut comme une déchirure. En prononçant ces mots, je lui avais donné une existence légale, et donc, une cible.

— Rien n'est réel en dehors de ce que l'État définit comme tel, répliqua le technicien en se penchant sur moi. Votre souvenir est une aberration statistique. Une erreur de codage dans votre éducation. Nous allons corriger l'erreur. Mais pour cela, vous devez la nier. Vous devez dire qu'elle n'a jamais existé. Vous devez dire que ses yeux étaient noirs, comme le vide, et non bleus comme l'illusion.

Je sentis une larme couler le long de ma joue. Une larme criminelle. Elle était la preuve tangible de ma trahison. Le technicien l'essuya avec un doigt ganté, l'observant comme une curiosité de laboratoire.

— Voyez, 7412. Vous pleurez pour un néant. Vous souffrez pour une chimère. L'Inquisition de la Pensée n'est pas là pour vous punir, mais pour vous délivrer de vous-même. Pour vous rendre la paix de la vacuité. Dites-le. Dites qu'elle n'est rien.

Ma gorge était sèche, ma raison vacillait. Je revoyais le gris de l'aube, le clavier sous mes doigts, et cette promesse que je m'étais faite : ne pas trahir le fait d'avoir été un homme. Mais ici, sous cette lumière sans ombre, l'homme n'était qu'une construction fragile, un amas de souvenirs que l'on pouvait effacer avec une fréquence et un interrogatoire.

Le dépouillement continuait. Ils me posèrent la même question pendant des heures, ou peut-être des jours. Le temps avait fondu. Ils m'arrachaient chaque détail, chaque émotion, les retournant contre moi, me prouvant par une logique implacable et brutale que mes sentiments étaient des faiblesses, que ma mémoire était une trahison et que mon identité était une maladie.

— Je l'aimais, murmurai-je enfin, dans un dernier souffle de résistance.

Le technicien sourit. Un sourire de victoire clinique.

— L'amour est une ressource de l'État qui a été détournée. Vous avez volé cette émotion au collectif. C'est le crime le plus grave. Vous ne l'aimiez pas, 7412. Vous aviez faim de chaos.

Il se redressa et fit signe aux gardes.

— La phase de négation est terminée. Préparez-le pour la restructuration. Il s'accroche encore à la couleur bleue. Effacez le spectre. Que tout devienne gris. Que tout devienne juste.

Alors qu'ils m'emmenaient vers une autre salle, plus sombre cette fois, je sentis le froid m'envahir. Non pas le froid de la pièce, mais le froid intérieur de celui dont on vide les entrailles. Je savais que bientôt, je ne serais plus capable de me souvenir de ses yeux. Je ne serais plus capable de savoir si j'avais un jour été libre.

L'Inquisition avait commencé. Et elle ne s'arrêterait que lorsque, dans le miroir de mon esprit, je ne verrais plus mon propre visage, mais le masque lisse et parfait de l'obéissance absolue.

Je fermai les yeux, une dernière fois, pour chercher ce bleu. Il était déjà plus pâle.

Déjà, il s'effaçait derrière le rideau de fer de la certitude d'État.

Je n'étais plus un homme. J'étais un chantier de démolition.

# Chapitre 11

## Le Creuset des Âmes Brisées

**\*\*CHAPITRE : LE CREUSET DES ÂMES BRISÉES\*\***

La porte se referma derrière moi avec un claquement pneumatique, un son définitif qui semblait sceller non seulement une pièce, mais une existence entière. L'air ici n'était pas simplement froid ; il était stérile, dépouillé de toute particule d'humanité, une atmosphère conçue pour ne rien offrir au poumon que le strict nécessaire à la survie biologique. Ils m'attachèrent à ce qu'ils appelaient le « Berceau ». Ce n'était pas un lit, mais une structure de métal brossé, inclinée, où mes membres furent immobilisés par des sangles de cuir gras.

Au-dessus de moi, les lampes chirurgicales palpaient d'une lumière blanche, crue, qui semblait vouloir traverser mes paupières pour brûler directement le nerf optique. C'était le début de la restructuration.

— Vous ne souffrirez que de votre propre résistance, murmura une voix désincarnée, diffusée par des haut-parleurs invisibles. La douleur est une friction. C'est le signe que vous frottez encore contre la réalité de l'État. Cessez de résister, et vous glisserez dans la paix.

Je ne répondis pas. Ma langue était une pierre sèche dans ma bouche. Je me concentrai sur le bleu. Ce bleu que j'avais promis de protéger. C'était le bleu de l'iris de Julia, un azur d'avant l'orage, une couleur qui n'existait pas dans l'architecture de béton et de fer du Parti. C'était ma boussole, mon ancrage. Tant que je pouvais visualiser cette nuance précise, j'étais encore le propriétaire de mon esprit.

Le processus commença par une série d'impulsions fréquentielles. Ce n'était pas une douleur physique immédiate, mais une agression sémantique. Des mots défilaient sur un écran placé juste devant mes yeux, à une vitesse subliminale, tandis que des voix se superposaient dans mes oreilles.

\*Obéissance. Harmonie. Sacrifice. Le Moi est une erreur. Le Nous est la vérité.\*

Ils voulaient saturer mes synapses. Ils voulaient que chaque connexion neuronale soit occupée par le bruit de fond du collectif, pour qu'il n'y ait plus de place pour le silence, ni pour le souvenir.

— Où est le bleu ? demanda l'interrogateur, dont je devinais l'ombre derrière la vitre teintée. Montrez-nous où vous le cachez.

Je serrai les dents. Le « Creuset » portait bien son nom. Je sentais mon identité fondre. Le fer de l'Inquisition chauffait mon âme jusqu'à ce qu'elle devienne liquide, malléable. Ils cherchaient l'impureté : cette étincelle de vérité individuelle qui refusait de s'évaporer.

Une décharge électrique parcourut ma colonne vertébrale. Ce fut une explosion de blanc, puis de gris. Le bleu vacilla.

\*Ne lâche pas,\* me dis-je. \*Le bleu, c'est le ciel de l'été 1984. C'est la liberté de dire que deux et deux font quatre. C'est la sueur sur sa nuque.\*

— Vous vous accrochez à des spectres, reprit la voix, presque paternelle cette fois. Pourquoi choisir la solitude de la cellule alors que vous pourriez avoir la chaleur de la foule ? Le bleu que vous chérissez est une distorsion optique. C'est une instabilité chimique dans votre cerveau. Nous allons stabiliser tout cela.

Une nouvelle phase commença. Ils injectèrent quelque chose dans mes veines. Une froideur chimique se répandit de mon bras vers mon cœur, puis monta vers mon

cerveau. C'était le « Gris ». Une substance mentale qui recouvrait mes souvenirs d'une pellicule de poussière. Je voyais le visage de Julia, mais ses traits commençaient à se brouiller, comme une photographie que l'on aurait laissée trop longtemps au soleil. Son rire, que je pouvais autrefois entendre avec une clarté absolue, n'était plus qu'un grésillement lointain.

L'urgence me prit à la gorge. Si je perdais l'image, je perdais l'homme. Je commençai à réciter intérieurement, non pas des prières, mais des fragments de poésie interdite, des bribes de journaux intimes que j'avais lus en cachette. Je créai une forteresse avec les mots qu'ils essayaient d'effacer.

\*« Sous le châtaignier qui s'étale, je vous ai vendu, vous m'avez vendu... »\*

— Encore des interférences, nota l'interrogateur. Il utilise la poésie comme bouclier. Augmentez la fréquence. Écrasez la structure narrative.

Le choc fut si violent que je crus que mon crâne allait se fendre. Ce n'était plus de la pensée, c'était du chaos pur. Le monde devint une série de flashes incohérents. Le visage de Big Brother apparaissait, immense, protecteur, puis se transformait en celui de mon père, puis en celui de mon bourreau. Les frontières entre l'amour et la peur s'effondraient.

C'était là le génie maléfique du Creuset : transformer chaque sentiment noble en son opposé. L'amour devenait une trahison envers l'État. La vérité devenait un égoïsme criminel. La liberté devenait la panique du vide.

Je sentis mes doigts se crispier sur les sangles. J'étais un chantier de démolition, effectivement. Les murs de ma conscience s'écroulaient les uns après les autres. Je voyais les ouvriers de l'esprit, ces techniciens de l'âme, s'affairer dans les ruines de mon moi pour y installer les câbles de la pensée correcte.

— Qu'est-ce que le bleu ? rugit la voix, cette fois avec une force qui fit vibrer mes os.

Je cherchai dans les décombres. Je cherchai sous les poutres calcinées de ma mémoire.

— Le bleu... articulai-je enfin, ma voix n'étant plus qu'un croassement. Le bleu... c'est... le mensonge.

Un silence de mort tomba dans la pièce. C'était la première fois que je cédaï. Un petit morceau de terrain avait été conquis. Derrière la vitre, je devinaï leur satisfaction. Ils avaient réussi à me faire nommer ma vérité un mensonge.

Mais au fond, dans une cave obscure de mon être, là où même leurs fréquences ne pouvaïent descendre, une étincelle subsistait. Une petite lumière bleue, pas plus grosse qu'un grain de sable. Ce n'était plus une image, ni un mot. C'était une sensation de résistance pure. Une masse inerte qui refusait de brûler.

Ils recommencèrent. Des heures, des jours, peut-être des semaines passèrent. Le temps n'existait plus. Seule existait la cadence des cycles de destruction. Ils me viraïent de mon propre corps. Ils nettoyaïent les pièces de ma conscience avec de la javel idéologique. Chaque recoin devait être lisse, gris, sans aspérité.

Je me vis dans un miroir qu'ils placèrent devant moi. Mon visage était celui d'un étranger. Les yeux étaient vides, les pupilles dilatées par les drogues. C'était le masque. Le masque de l'obéissance absolue commençait à fusionner avec ma peau. Je ne voyaï plus Winston Smith. Je voyaï le matricule. Je voyaï un rouage.

— Vous sentez-vous enfin juste ? demanda l'interrogateur.

— Je me sens... conforme, répondis-je mécaniquement.

— Bien. La conformité est la seule forme de santé mentale.

Alors que je pensais avoir tout perdu, alors que je m’apprêtais à sombrer dans l’acceptation totale du gris, une image surgit sans prévenir. Ce n’était pas un souvenir de Julia. C’était une image de moi, enfant, tenant un morceau de verre bleu trouvé au bord d’une route. Un objet inutile. Un objet qui n’avait aucune fonction pour l’État. Et dans cette inutilité résidait toute la beauté du monde.

Cette pensée fut ma dernière victoire secrète. Ils pouvaient vider mes entrailles, ils pouvaient réécrire mon passé, ils pouvaient même me forcer à les aimer. Mais ils ne pourraient jamais combler le vide qu'ils avaient créé. Je serais un temple vide, certes, mais dont les fondations porteraient à jamais l’empreinte de ce qui fut.

Le froid m’envahit totalement. Le gris gagna les derniers centimètres carrés de mon cortex.

Je fermai les yeux. L’horizon des silences s’étendait devant moi, plat et infini. Je n’étais plus un homme. J’étais un instrument accordé à la fréquence du Parti.

Mais dans le noir, juste avant que le rideau de fer ne tombe définitivement, je murmurai pour moi seul, dans le sanctuaire inviolable de mon dernier souffle de conscience :

— Le bleu existe. Même si je ne sais plus ce que c’est.

Le Creuset avait fait son œuvre. L’âme était brisée, les morceaux étaient recollés, mais la cicatrice, elle, était la seule vérité qui restait. Je n’étais plus une personne. J’étais le silence qui suit le cri. Et dans ce silence, l’Inquisition avait enfin trouvé son triomphe.

Je n’avais plus faim de chaos. Je n’avais plus faim de rien. Je n’étais plus qu’une

ombre parfaite dans un monde sans lumière.

# Chapitre 12

## L'Horizon des Silences

Il est une heure qui n'existe sur aucune horloge, un espace-temps dilaté où la douleur cesse d'être une sensation pour devenir un climat. C'est là que je réside désormais. Dans cet interstice entre la vie que l'on m'a volée et l'existence que l'on m'a injectée.

Le dortoir du Ministère est plongé dans une lumière blafarde qui ne s'éteint jamais tout à fait. On dit que c'est pour notre sécurité, pour que l'œil de Big Brother puisse veiller sur nos rêves et s'assurer qu'ils sont conformes à la Rectitude. Mais je sais la vérité : c'est pour empêcher l'ombre de nous offrir un refuge. Car dans l'ombre, l'esprit pourrait encore vagabonder. Dans le noir, on pourrait se souvenir du relief d'un visage, de la chaleur d'une main. Ici, tout est plat. Tout est lisse. Tout est blanc, ou gris, ou d'une nuance de vide que le dictionnaire de la Novlangue n'a pas encore eu besoin de nommer.

Je regarde mes mains. Elles sont les miennes, mais elles ne m'appartiennent plus. Elles accomplissent des gestes machinaux, classent des dossiers, effacent des noms, réécrivent l'histoire avec une précision chirurgicale. Je suis devenu un artisan du néant. Chaque matin, je me lève et j'enfile l'uniforme de ma propre disparition. Le Creuset a fonctionné. L'Inquisition n'a pas seulement brisé mes os ; elle a remappé les circuits de mon âme.

Pourtant, au centre de ce désert de goudron qu'est devenu mon cortex, il reste cette balise. Ce mot que j'ai murmuré comme un blasphème ultime : \*Bleu\*.

Le bleu n'est plus une couleur pour moi. C'est un souvenir d'une vibration, une

fréquence interdite que mes yeux ne savent plus décoder. Je vois le ciel au-dessus de la ville, mais je ne vois qu'une voûte de béton gazeux. Le bleu a été gommé de la réalité tangible. Et pourtant, dans le sanctuaire de mon silence, il demeure la seule preuve que j'ai un jour été vivant. Que j'ai un jour été « moi ».

C'est là toute la tragédie de l'acceptation. On s'imagine souvent que se soumettre est une défaite bruyante, un effondrement spectaculaire. La réalité est bien plus clinique. L'acceptation est un murmure qui s'éteint. C'est le moment où l'on comprend que la vérité est une cellule de verre : on voit le monde extérieur, on en connaît les moindres détails, mais on sait que le verre ne se brisera jamais. Alors, on finit par ne plus toucher la paroi. On s'assoit au centre de la cellule, et on attend que le temps nous dissolve.

Je marche dans les couloirs du Ministère avec la fluidité d'un fantôme. Je croise des collègues, des ombres similaires à la mienne. Nous échangeons des salutations protocolaires, des sourires qui ne sont que des contractions musculaires ordonnées par le cortex préfrontal. Nous sommes des instruments accordés sur la même note monotone. Le Parti ne veut pas de musique, il veut un bourdonnement. Un son continu qui empêche de réfléchir.

Parfois, un éclair de lucidité me traverse, une douleur aiguë derrière les yeux. C'est la cicatrice qui tire. Elle me rappelle que sous la surface polie, les morceaux ont été recollés de travers. Je sais que 2 et 2 font 5. Je le sais parce que c'est nécessaire, parce que c'est la structure même de la survie. Mais au fond de la fissure, dans ce que j'appelle l'Horizon des Silences, je sais que l'équation est un mensonge.

Mais à quoi bon la vérité si elle n'a plus de bouche pour être dite ?

Dire la vérité dans ce monde, ce n'est pas seulement risquer la mort ; c'est risquer l'effacement total. Si je criais « Le bleu existe ! » au milieu de la cafétéria, je ne serais pas un martyr. Je serais une erreur de syntaxe. On m'emmènerait, on me

réajusterait, et quelques heures plus tard, je serais de retour, persuadé d'avoir simplement eu une quinte de toux. L'Inquisition a compris que pour tuer une idée, il ne faut pas tuer l'homme, il faut transformer l'homme en un espace vide où l'idée ne peut plus s'accrocher.

Je suis cet espace vide.

Le soir, quand je m'allonge sur ma couche étroite, je contemple cet horizon intérieur. C'est une ligne de partage des eaux où tout s'annule. Les souvenirs de la rébellion, les visages de ceux que j'ai aimés, les mots de subversion... tout cela dérive vers cette ligne et disparaît dans un abîme de tranquillité léthargique. Je ne ressens plus de colère. Je ne ressens plus de haine envers ceux qui m'ont brisé. La haine demande trop d'énergie, trop de présence. Je suis trop fatigué pour haïr. Je suis trop vide pour aimer.

Je suis devenu le silence qui suit le cri.

C'est un silence épais, organique, qui s'insinue dans mes poumons à chaque inspiration. Il est ma seule vérité. Un silence qui dit : « J'ai vu la lumière, et j'ai choisi l'obscurité parce que l'obscurité est la seule chose qu'ils ne peuvent pas me forcer à feindre. » En étant silencieux, je préserve la dépouille de mon humanité. C'est une résistance dérisoire, une victoire de cendre, mais c'est la mienne.

Demain, je retournerai à mon bureau. Je rectifierai les discours du Grand Frère. Je supprimerai des adjectifs trop colorés. Je réduirai la langue jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un os sec. Je ferai mon travail avec une dévotion qui passera pour de l'héroïsme aux yeux des fanatiques. Ils croiront m'avoir conquis totalement. Ils verront en moi l'automate parfait, le citoyen idéal qui ne rêve que de quotas de production et de victoires militaires sur des fronts imaginaires.

Ils ne verront pas la cicatrice. Ils ne verront pas ce minuscule point bleu, caché tout au

bout de l'horizon, là où mes silences s'accumulent comme une neige éternelle.

Le monde est brisé, et je suis brisé avec lui. Il n'y aura pas de rédemption, pas de deus ex machina, pas de soulèvement populaire. La vérité est un trésor enfoui dans une boîte dont on a jeté la clé dans l'océan. Je suis le gardien de cette boîte vide.

Je ferme les yeux. Le gris m'enveloppe. La fréquence du Parti résonne dans mes tempes, un battement de cœur mécanique qui n'est pas le mien.

L'horizon est là. Plat. Infini. Infranchissable.

Je n'existe plus en tant qu'homme, mais en tant que témoin muet de l'extinction du sens. Et dans ce renoncement ultime, dans cette acceptation tragique de mon propre néant, je trouve une paix que même l'Inquisition ne peut m'enlever. La paix des morts qui marchent encore.

Le bleu existe. Je le sais. Et c'est précisément parce que je ne le dirai jamais qu'il restera vrai. Mon silence est mon dernier acte de désobéissance. Mon dernier souffle de liberté dans un monde qui a oublié jusqu'au nom de la couleur du ciel.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "L'Horizon des Silences : Chroniques du 1984"*

Une œuvre écrite par Anonyme (Ghostwritten)

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)